

Zeitschrift: Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences
Herausgeber: Swiss Society of the History of Medicine and Sciences
Band: 4 (1947)
Heft: 3-4

Artikel: Des règles de la logique à celles de l'évolution
Autor: Roberty, Guy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-520670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Des règles de la logique à celles de l'évolution¹

Par G u y R o b e r t y , Collonges-sous-Salève

Du point de vue de la logique pure, il est possible de ramener à trois sophismes principaux ces dilemmes qui semblent conduire, soit vers l'incertitude, soit vers l'absurde, la systématique moderne. Ces sophismes éliminés, il peut devenir possible de construire un système cohérent où chaque fait connu de l'évolution biologique trouve sa place et qui soit, très imparfaitement sous sa forme présente mais néanmoins complètement, cette solution générale nouvelle dont C h a r l e s B a e h n i a démontré le besoin.

Le premier de ces sophismes — et des trois le plus étonnant — prétend drouver dans les ségrégations ataviques dont, depuis M e n d e l , nous savons le secret, l'explication d'une évolution progressive. Au terme des analyses génétiques les plus poussées, nous aboutissons toujours à des formes ancestrales, voire disparues et non pas au terme central des formes en devenir. Nous qualifions néanmoins, en vertu de ce sophisme, devenu d'usage courant, d'«évolution» tout aussi bien la convergence de jordanons distincts en une race floue et la divergence infinie qui, depuis le premier être vivant, totipotentiel et amorphe, conduit à l'homme et à la mousse, au microbe et à l'éléphant.

Du point de vue logique, l'on se trouve ici en présence d'opérations l'une à l'autre opposées, non d'une seule et même opération.

Or, de ces deux opérations opposées, l'étude des organismes vivants n o n sexués ne nous en montre qu'une seule et qui est celle de l'évolution proprement dite. On admet que, chez les organismes inférieurs, toute perte évolutive de fonction physiologique est et demeure irréversible; nul temps de désécialisation, d'involution, ne vient ici interrompre le processus évolutif général. De tels temps d'involution sont l'apanage exclusif des êtres vivants supérieurs, c'est à dire les plus complexes. Ils ne peuvent être compris qu'à la manière d'un ralentissement de l'évolution générale. L'on peut, si la logique cesse d'être un guide exclusivement négatif, trouver une explication de ces ralentissements, de

¹ Communication présentée à Genève, le 31 août 1947, devant les membres de la Société Botanique Suisse et de la Société Suisse pour l'Histoire de la Médecine et des Sciences Naturelles, réunis à l'occasion du Congrès annuel de la Société Helvétique des Sciences Naturelles.

leur nécessité, sinon de leur mécanisme, dans la belle phrase d'Amiel, si chère à Charles Eugène Guye : «qu'on prodigue le temps, tout le possible arrive».

En effet, pour que tout le possible arrive, pour que tout le temps à cela nécessaire soit prodigué, il faut, nécessairement, qu'existe un processus de ralentissement propre aux stades supérieurs d'une évolution dont tous les faits nous montrent qu'elle est irréversible, orthogénétique, non seulement en sa direction mais encore en son accélération.

Le second sophisme prétend que l'hypothèse darwinienne s'induit toute entière à partir de faits matériellement observés. En réalité cette hypothèse est une déduction et non pas une induction. Ce que les évolutionnistes observent, c'est le jeu de leur propre pensée dans un miroir dont les faits sont le matériau inerte. Dans l'esprit même de ses initiateurs, la méthode expérimentale a pour but, non de substituer ce matériau inerte à la pensée mais simplement de faire en sorte que ce matériau inerte soit à même de créer, pour la pensée, un miroir aussi peu déformant que possible.

Avant d'être une collection d'émerveillements concrets, coordonnables et orientables, l'hypothèse évolutionniste est une de ces démarches naturelles à notre pensée, que la logique étudie. En termes de la dialectique hégélienne, entre le non-être indénombrable (et pour cela, mais pour cela seulement, un) et l'être dénombrable (et, par là, multiple) nous devons intercaler la synthèse d'un devenir nécessairement divergent.

Indépendamment de toutes observations matérielles, toute la doctrine évolutionniste se déduit de ce syllogisme purement intellectuel.

Le troisième sophisme — et, des trois, le plus grave par ses conséquences dans les domaines les plus divers — affirme que Darwin est matérialiste et Linné théologien.

Or, pour Linné : Homo sapiens, Mucor mucedo, Sal marinum font, au même titre, partie des toutes espèces que l'Être Infini créa dès le premier commencement. L'espèce humaine, l'espèce végétale, l'espèce minérale sont contemporaines et, dans leur essence, identiques. Nulle frontière ne sépare la vie de la pensée, ni la matière de la vie. Ceci est, nécessairement — et on nous l'a répété de reste — l'axiome fondamental du matérialisme philosophique.

Pour Darwin, en revanche, la vie s'est lentement dégagée du plus parfait achèvement (matériel) de la matière, bien avant que la pensée ne se dégage du plus parfait achèvement (matériel et vivant) de la vie.

Il existe dans cette hypothèse un premier être vivant, infiniment petit, quand on en compare l'unicité au nombre des êtres vivants qui en procèdent ou le volume au volume du monde inerte à l'heure où il y apparut.

L'évolutionnisme suppose donc une limite entre la matière et la vie, limite que l'on peut qualifier d'historique et non d'essentielle. Elle, n'en est pas moins conforme à la définition mathématique du mot limite et qui est donc absolue, au sens le plus précis du mot absolu. L'existence d'une telle limite est, nécessairement, le postulat fondamental de toute philosophie idéaliste.

En bref, le créationnisme invoque une force unique dont naît, tout aussi bien, la matière et la vie, l'une et l'autre, dès le début, incapables de perfection; l'évolutionnisme suppose une force vitale, indépendante par essence des équilibres matériels et qui tend, dès le début, vers sa propre perfection.

Dans nos «Propositions sur la nomenclature des groupements systématiques de rang inférieur à l'espèce», nous avons tenté de montrer que cette force vitale est métaphysique, certes, mais d'une métaphysicité du degré le plus inférieur, donc parfaitement accessible, non pas à nos instruments mécaniques de mesure, mais bien aux raisonnements logiques de notre pensée: ceci par une extrapolation certaine mais par une extrapolation tout aussi licite que celle qui induit les propriétés géométriques des volumes en partant des propriétés géométriques des surfaces.

L'introduction d'une quatrième dimension de l'espace permet, en effet, de définir l'énergie vitale, avec une précision identique à celle qui définit l'énergie matérielle dans la physique moderne. L'une et l'autre sont des intégrations statistiques du hasard qui régit l'univers inférieur au leur par le nombre de ses dimensions. L'équilibre apparent des volumes matériels est à la fois un ordre sublime: celui des anarchies atomiques à girations géométriquement planes et un désordre fondamental: celui dont la vie est l'ordre sublime dans un univers dont chaque point est défini par la rencontre de quatre perpendiculaires.

Les trois premières perpendiculaires sont les coordonnées de l'espace matériel: longueur, largeur et hauteur; la quatrième, en règle générale, est assimilée au temps. Dans une première approximation, nous pouvons donc distinguer l'énergie vitale de l'énergie physique, par cette hypothèse que la première se meut dans un temps à la fois irréversible et non accélérable, cependant que la seconde se meut dans un temps à la fois

réversible et accélérable. Le terme de temps absolu, que suggère la définition relativiste du temps physique, est cependant fallacieux.

En effet, si nous admettons l'absolu du temps biologique, l'omniprésence de la vie, nous supprimons la possibilité du devenir biologique. Par cela même, l'évolution, au sens darwinien du mot, devient un phénomène strictement matériel, une microtomie, par le temps physique, de la projection, dans l'espace physique, d'un noumène infini jusque dans son éternité.

Ce renvoi de la vie à Dieu, qui fut la base même de l'artifice linnéen, semble connaître un regain de faveur, aussi bien dans le clan des théologiens que dans celui des matérialistes. Du point de vue métaphysique, nous n'en discuterons pas.

D'un point de vue logiquement pragmatique, nous le déclarerons incorrect en ses prémisses et faux en sa conclusion.

De même qu'il existe des bornes kilométriques sur nos routes où, cependant, nous sommes libres d'aller — et plus ou moins vite — soit en avant, soit en arrière, de même il existe, dans le temps biologique, des unités de durée. Ces unités de durée ne sont pas inexistantes; elles sont, en revanche, spécifiques: indépendantes, et entre elles, et de l'unique unité de durée du temps physique.

Notre pensée, au demeurant, dispose, pour ses supputations, non point du temps biologique mais bien des temps spécifiques, de repères expérimentaux. L'on a constaté, en effet, qu'indépendamment de toute variation de forme, tout dédoublement du degré de fragmentation du chromoplasme à la mitose, entraîne l'apparition, dans un phylum déterminé, d'une barrière génétique absolument infranchissable. L'on a également constaté que ces fragmentations étaient — non à l'échelle du cycle individuel mais du cycle spécifique — absolument irréversibles. Nous connaissons de nombreux cas d'apparition d'espèces nouvelles par diploïdisation. Nous ne connaissons aucune espèce nouvelle née d'une hémiploïdisation.

Il est donc licite de voir, dans le degré de fragmentation du chromoplasme à la mitose, une expression de l'âge des espèces. Vous me permettrez de vous épargner la suite des syllogismes, un peu trop nombreux, que permet cette hypothèse d'un temps biologique à paramètres divers, spécifiquement définis. Je les ai déjà publiés.

J'en userai de même pour les sources, également trop nombreuses de cette hypothèse nouvelle, me bornant à vous citer encore ici: l'optimisme

rationaliste du médecin français L e c o n t e d u N o ù y et la théorie cosmolytique de l'anthropologue italien A l b e r t o B l a n c.

Dans son développement logique le plus général, ma propre hypothèse de l'évolution part d'un infini chaos de points géométriques, infiniment non libres et, par des univers successifs de lignes, de plans, de volumes, de vies, de pensées . . . , tend vers l'unicité d'un Etre Suprême qui, seul, est infiniment libre.

L'on a reproché une contradiction apparente à ce thème général, contradiction qui résulte d'une assimilation, non certaine, de la notion d'effort à la notion de contrainte. Du point de vue métaphysique, l'on peut indéfiniment discuter sur la liberté. Nos meilleures autorités ne s'en font pas faute, pour la majorité desquelles tout bonheur social est nécessairement lié à l'exact égalitarisme dont un chaos, fait de points géométriques immobiles, est le modèle idéal.

La philosophie matérialiste, qui engendre un tel idéal, repose presque toute entière sur le sophisme athéo-darwinien. Il n'est guère de naturaliste systématique qui ne se croie tenu d'admettre ce sophisme.

Nous avons voulu, dans ces quelques phrases, montrer combien, du point de vue logique, cette obligation est fallacieuse.

Du point de vue moral — mais ceci est une autre histoire — l'on peut également juger bon d'affirmer que toute liberté nouvelle suppose un nouveau devoir et que de tout devoir nouveau naît une liberté nouvelle.

Zur Frühgeschichte der Inhalationsnarkose 1846/47

Von H a n s F i s c h e r , Zürich

Das Jahr 1846 gilt in der Geschichte der Medizin allgemein als das Entdeckungsjahr der Inhalationsnarkose. Es ziemt sich wohl, an dieses Faktum nach 100 Jahren als an eine der segensreichsten medizinischen Entdeckungen, die jemals gemacht worden ist, kurz zu erinnern. Zwar wird dieses Datum, wie namentlich neuere amerikanische und englische medizinhistorische Forschungen ergeben haben, nicht ohne eine gewisse Willkürlichkeit als Geburtsjahr der Inhalationsanästhesie bezeichnet. Und doch dürfen wir, wenn wir vom praktischen Gesichtspunkt der allgemeinen Verbreitung der Inhalationsnarkose ausgehen, an dieser Jahreszahl festhalten: denn tatsächlich fällt in dieses Jahr nicht nur die Geburts-